

Levée des sources

Colette Nys-Mazure

Number 126, 2010

Dignité / intégrité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61743ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nys-Mazure, C. (2010). Levée des sources. *Moebius*, (126), 41–46.

COLETTE NYS-MAZURE

Levée des sources

Elle s'en va parfois. Loin des autres. Se donne congé, se livre à elle-même au ventre d'une maison très étrangère, le long d'une berge, au feuillu des forêts. Se retire pour éprouver si la vie la traverse encore. Faut-il émonder, greffer, tailler? Table rase. Autour d'elle, murmures, soupçons. Elle n'en prend pas ombrage. Qui éclairerait-elle si elle n'y voyait plus? Elle glisse en ses limbes. En remontera un fil ténu ou de bruissantes étoiles. (Randonneuse)

J'inaugure un carnet de voyage; un format de poche, recouvert de moleskine noire. Il attendait dans un tiroir l'occasion faste de servir: la voici.

Lundi 18 avril

Ce premier jour de vacances, je commence par le rêve. Enfant déjà, enfouie dans les hautes herbes du jardin, je scrutais le mouvement des coccinelles, des scarabées, des moucheronns avant de boire les nuages puis de sombrer dans un sommeil fourmillant. Ainsi j'éprouve le besoin de prendre un retrait avant de m'élancer. J'ai laissé les miens partir sans moi au bord de la mer. Le temps d'être moi avant d'être au monde et aux autres; non pas perdue ni égarée, mais poreuse, avant de creuser mon sillon d'écriture.

Mardi 19 avril

C'est décidé. Je vais voyager en pays connu pour y dépister le jamais vu ou le jamais regardé, l'insolite,

l'incongru. Ne prendre d'autre moyen de transport que mes jambes, les pieds confortablement chaussés. Je déniche une carte. Je me trace un itinéraire. Sensation d'ivresse.

Mercredi 20 avril

L'étang de mon village est piqué d'une île minuscule : nos enfants s'y attardaient au retour de l'école ; je me faisais du mauvais sang au lieu de les y rejoindre. Voilà ! c'est fait. Que n'y suis-je allée plus tôt !

L'église sans prétention, les vestiges d'un rempart et ses deux tours casquées, un chemin sinueux menant au moulin à eau entre les saules pleureurs et la ferme du château. Ce pourrait être un cliché ou le cadre d'une photo de mariage, mais justement pour moi qui marche, hume et touche, ce décor de carte postale redevient pierre, feuilles et cascade sous le ciel changeant.

Sur un banc, j'abandonne le livre dévoré hier, *Le Culte de l'urgence*, avec une dédicace à l'intention de celui ou de celle qui le trouvera. J'hésite à guetter ce promeneur chanceux, mais, c'est plus fort que moi, je poursuis ma route vers l'Escaut. Tropicisme.

Jeudi 21 avril

Hier j'ai suivi le fil du fleuve pendant trois heures. Le soleil d'avril rebondissait sur l'eau, les péniches alourdies, l'écluse en émoi. J'avais enlevé mon lainage et j'ai attrapé un coup de soleil sur la nuque et les bras. Aujourd'hui la peau me brûle. *En avril, ne te découvre pas d'un fil*. Je croyais que le conseil concernait le risque de refroidissement. Erreur cuisante. Je m'offre un long temps de lecture – cap sur le Brésil avec Jean-Christophe Ruffin. Voyage en chambre.

Vendredi 22 avril

J'ai écrit puis j'ai pris la route à travers champs vers mon école. J'ai failli entrer saluer mes anciens collègues, mais non ! ce sont les vacances. Après avoir posé la main sur un mur extérieur de la salle de sport – *Touché!* criait le premier autrefois –, je suis repartie comme j'étais venue ;

le blé en herbe ondulait, très vert. J'ai cueilli des chatons de saule puis, en me blessant, une branche de cognassier du Japon. À la maison, j'ai cherché le vase approprié puis j'ai regardé la photo de groupe punaisée au mur de la cuisine : ma dernière classe ! Aucune nostalgie, rien qu'une tendresse.

Samedi 23 avril

Il faudrait regarnir le réfrigérateur, j'ai épuisé mes réserves. Pas envie de faire des courses. Je vais aller manger en touriste au Chinois récemment installé près de l'église. Parfois le matin, en allant à la poste, je surprends son propriétaire absorbé par son taï chi au bord de l'étang ; ce midi, j'oserai lui adresser la parole pour la première fois. La serveuse silencieuse qui glisse entre les tables pouvait être sa fille. Délicatesse des mets, saveurs exotiques. Je griffonne dans le carnet qui ne me quitte plus. Je devine leur interrogation muette : *Vous ici, seule ?* Je me le raconte peut-être.

Rentrée chez moi, je photocopie cette brève relation de ma semaine buissonnière – histoire de rien – pour l'envoyer à mon amie de l'autre bout du monde. Je colle l'enveloppe dévotement. Un tableau de Mary Cassatt intitulé *L'enveloppe* me traverse brièvement l'esprit. Je posterai la lettre en allant me ravitailler : les miens vont rentrer. Dans l'esprit du congé, j'ai renoncé à cuisiner et j'ai commandé un plat d'accueil au service traiteur.

Fin de journée pluvieuse, foule un peu hagarde des surfaces commerciales qui ouvrent tard ; chaque caisse prise d'assaut sous les haut-parleurs déversant leur musique coupée d'appels « On attend la maman du petit Grigori à l'Accueil » ; « On demande un renfort caisse ». De l'électricité dans l'air.

Je ne peux m'empêcher de recenser le contenu du chariot qui me précède dans la file impatiente ; manière de m'occuper, curiosité très humaine. Un filet d'agneau préemballé, une demi-bouteille de bordeaux, un sachet de raisins blancs, une salade verte, un avocat, des frites surgelées, un mini gâteau de Pâques ponctué d'œufs en sucre multicolores.

Mon regard remonte vers elle, saisie de dos, puis de profil, noyée dans un vêtement terne aux poignets effilochés. Elle se penche, attrape chaque denrée et la pose sur le tapis roulant comme si elle était poursuivie par une meute. C'est vrai qu'une veille de fête, les clients sont pressés. La caissière est vive, efficace. Une sorte de course s'engage entre elles deux : tandis que la femme en tablier enregistre, la femme en manteau enfourne dans un sac en paille marqué « Zagora » (parle-t-il d'un passé plus chantant?). Elle sort un billet d'un porte-monnaie défraîchi, ramasse précipitamment la monnaie – je ne la talonne pas cependant –, semble s'étonner du « Bonne fête » plus aimable que systématique de la caissière décidément sympathique, y répond vaguement : je ne reconnaîtrais pas le son de sa voix.

J'ai tôt fait de régler mon achat avec la carte bancaire et, c'est plus fort que moi, je prends l'inconnue en filature. Elle zigzague entre les rangées de voitures en stationnement afin de rejoindre l'arrêt d'autobus. Attend-elle le 3 vers la ville proche ou le 1 vers le village ? Elle s'abrite du vent qui tourne à la pluie.

De ma voiture, proche de son abribus, je l'observe sans retenue. Quel âge peut-elle avoir ? Quarante-cinq, cinquante ans ? Maigre, fatiguée, le cheveu sec et fin, très pâle. Qu'est-ce donc en elle qui me touche au point de me river ici ? Elle va passer un dimanche solitaire, c'est évident, mais elle ne se laissera pas aller. Nuée de questions. Regardera-t-elle la télévision ou lira-t-elle ? Recevra-t-elle un coup de téléphone à midi ? Pourquoi ai-je toujours été émue par les femmes seules ?

A-t-elle reçu sa dose d'amour dans l'enfance ? Comment étaient ses parents ? Les miens me remontent en mémoire. La nuit, sous le coup d'un cauchemar, il m'arrivait de me précipiter dans la chambre de Papa-Maman. Je la trouvais fermée et je tambourinais rageusement jusqu'à ce qu'ils m'ouvrent. Papa finissait par me laisser entrer, sans enthousiasme. Je me glissais dans leur lit et je respirais le bouquet troublant issu des draps, de leurs corps, une odeur d'amour lourde et leste, poivrée, allègre. J'étais de trop, je le sentais bien. Ce n'était pas ma place. La chambre des parents, la chambre interdite, attirante, d'où montaient

parfois rires et murmures. Le parfum unique, inséparable d'eux. Eux, en allés si tôt, et moi, humant, tâtonnant dans leur sillage.

Je pourrais laisser la voiture et prendre le même autobus qu'elle, tenter d'en savoir davantage et, qui sait ?, l'inviter à se joindre à nous pour le repas. Qu'est-ce qui me retient et m'empêche d'aller vers elle ? La timidité ? Le respect ? La crainte de sentir mon plat perdre sa fraîcheur ? Le bus 1 arrive, il faudrait me décider.

Dimanche 24 avril en soirée

Me voici avec les miens retrouvés en route vers Saint-Jacques ; l'église réquisitionnée pour le concert de Pâques est la plus belle de la ville : sobre, harmonieuse, enrichie d'admirables vitraux. Sur l'autel, le bouquet de lys somptueux encense. Les instruments posés dans le chœur patientent tandis que se remplit l'espace : la foule est au rendez-vous. La harpiste et la violoncelliste ne sont-elles pas enfants du pays ?

Bruissement des voix, ponctué d'un appel désignant la chaise retenue ; paroles courtoises échangées. Et soudain une première accalmie, encore troublée par les retardataires. Les musiciens prennent place sous les applaudissements complices puis le silence, tenu haut par la baguette du chef, prolongé à plaisir, délivrant enfin le violoncelle dont la plainte âpre s'élève vers la voûte.

À deux chaises de moi, une personne se retourne, je la reconnais : la voisine de Bonne Maman. La musique aidant, je suis à la recherche du temps perdu, sans amertume, au contraire ! C'est un vif plaisir ; une envie de tarte aux grosses groseilles vertes vient se glisser parmi les notes aériennes.

Le long du sentier, entre le jardin de fleurs de Bonne Maman, le verger de Bon Papa et le mur du voisin courait une haie de groseilliers. Pas les rouges ou les pâles, mais les grosses groseilles vertes, les groseilles à maquereau, les *tonnes*, disions-nous, d'un vert foncé lorsqu'elles étaient encore sûres, plus tendres à maturité, veinées de stries, défendues par des poils doux au toucher alors qu'on se piquait en les cueillant. Elles éclataient sous la dent,

fichaient leurs pépins dans les gencives, mais qu'elles étaient délicieuses sur les tartes cuisinées par Bonne Maman qu'elles imprégnaient de leur jus généreux!

Ces groseilles! Quand nous, les enfants, nous partions les matins de juillet, tirant le chariot en bois chargé de livres, boissons, gâteaux vers les profondeurs des pâtures, nous ne manquions pas de les grappiller le temps d'une pause, avant de reprendre les brancards et d'entraîner notre véhicule à l'ombre des tabacs clandestins de Bon Papa.

Il arrive qu'à la devanture d'une pâtisserie, j'aperçoive une tarte garnie de groseilles vertes; je cède à l'envie d'en acheter, d'y goûter; je suis déçue. Le nappé gélatineux m'éloigne de la saveur d'antan. Me décevrait-elle, la femme entrevue hier, imaginée?

Nous tous rassemblés ici, souffles suspendus au jeu des musiciens entre les pierres sans âge, tandis que la nuit monte. Deux vers de Saint-John Perse me remontent aux lèvres: *Nous qui mourrons peut-être un jour / Disons l'homme éternel au foyer de l'instant*. La femme sans nom connaît-elle ces fragments d'éternité? Je le souhaite violemment.

À chaque aube je nais
me source
et me ressource

décembre 2009

Note

Le poème en exergue est emprunté à *Singulières et plurielles*, Paris, 2002, Desclée de Brouwer, coll « Littérature ouverte »